

PARAIT JEUDI ET SAMEDI

**FILM
COMPLET**

16 PAGES DU JEUDI 20 FRs

BAS

LES

MASQUES



*HUMPHREY BOGART
KIM HUNTER*



COTÉ CŒUR, CÔTÉ IAIA

Aujourd'hui, mes chers amis, je ne déclencherai aucun referendum, je ne poserai aucun problème, mais je me contenterai de publier une lettre qui me semble intéressante, bien qu'elle traite de deux sujets très différents. Elle émane de notre amie Vénius Balance qui, s'il faut en croire son pseudo, est peut-être jolie (l'attends la photo) et a, en tout cas, des idées fort équilibrées, becote la balance. En vertu d'un principe qui m'est cher et peu fatigant, je lui passe la parole :

« Je ne sais ce qu'on pensait les courriéristes qui ont vu le film *Un caprice de Caroline chérie*, mais pour ma part j'aurais cru que ce n'était autre chose que cette histoire vide d'intérêt, qui n'a pour but que de nous montrer une fois de plus les charmes de Martine Carol. Que celle-ci ait un corps parfait, soit ; et même, en tant que femme, je dois reconnaître qu'elle est très belle, mais que l'on profite de chacun de ses films pour nous la montrer plus ou moins dévotement, cela commence à devenir une manie. Évidemment, ces messieurs vont se récrier et souhaiter que cela continue, mais si Martine est agréable à voir dans le plus simple appareil, je crois que c'est cette seule vision qui attire le public, car en fait de comédienne elle est dépassée par beaucoup d'autres. En fait de Caprice, c'est le premier, plutôt que c'est le caprice de Cécil Saint-Laurent qui, s'il faut le féliciter pour son premier *Caroline chérie*, ne mérite pas un très bon point pour le second. »

En recapitant ces quelques lignes, mes chers courriéristes, cela me donne l'idée d'annuler tout ce que j'ai dit au début de cet éditorial. Finalement, je m'aperçois que le début de cette lettre donne lieu à un débat, et que par conséquent la seconde partie sera ramisée à la semaine prochaine. Tant mieux pour Vénius Balance, qui aura ainsi les honneurs d'un double éditorial.

Vous dites, ma chère amie, que *Un caprice de Caroline chérie* ne vaut pas le premier film de cette série, c'est-à-dire *Caroline chérie tout court*. Moi, qui ai vu les deux films, je dois reconnaître que vous n'avez pas tort. Mais malgré cela, vous êtes un peu sévère pour le second ! Il y a de très bons éléments de *Caroline chérie*, un scénario excellent, du mouvement et de bons acteurs. Et j'ose dire que Martine Carol, que vous semblez critiquer, s'en tire plus qu'honorablement et se montre même dans une habile comédienne.

Et c'est ici que j'en arrive au referendum que vous venez de me suggérer : est-il toujours facile d'être bon comédien quand on a un physique particulièrement séduisant ? Vous savez dire, mes chers amis, que j'ai l'esprit bien tortueux et que je cherche la petite bête ; mais réfléchissez bien à ce que je veux vous dire.

Un — ou une — artiste de physique moyen, ou insignifiant, ou même disgracieux, peut se donner tout entier à son jeu, parce qu'il n'a pas le souci constant de se présenter au public sous un jour avantageux. De son côté, le public est certainement plus à même d'apprécier le jeu d'un — ou d'une — artiste quand le physique de celui ou de celle-ci n'accapare pas toute son attention. Je m'explique : Fernandel, Michel Simon, Jean Tissier, Pierre Larquey et combien d'autres ne manquent aucun de leurs effets, car ils ne craignent pas de s'enlaidir ou de se montrer sous un jour défavorable ; et les spectateurs qui ne songent pas à admirer leur plastique ou la beauté de leur visage sont de ce fait plus sensibles à leur jeu. Supposons maintenant que Jean Marais, Georges Marchal, Henri Vidal, etc. aient à jouer les mêmes scènes ; qu'on le veuille ou non, ils ont à défendre en même temps leur beauté, leur prestige de jeunes premiers. Ils seroient donc hantés par le souci de ne pas perdre ce prestige ; et le public, surtout le public féminin, songera autant à leurs qualités physiques qu'à leur jeu. D'où avantage de l'acteur insignifiant ou disgracieux sur l'acteur beau garçon.

Pour les femmes, la chose est encore plus évidente. Au cinéma, une jolie fille est en quelque sorte « prisonnière de sa beauté ». Prisonnière parce qu'elle ne peut pas se permettre de se montrer sous un jour désavantageux pour elle. Prisonnière aussi parce que le producteur, misant sur ses qualités physiques, s'efforcera de lui donner un rôle dans lequel sa plastique sera mise en valeur au détriment de son talent.

Et j'en reviens à Martine Carol. Cette jeune femme sait, quand il le faut, déployer des dons

réels et se montrer, je le répète, une excellente comédienne. Seulement, voilà... les « aperçus » que l'on avait de ses charmes dans *Caroline chérie* ont tellement plu au public que les producteurs se sont cru obligés d'en montrer encore beaucoup plus dans *Un caprice de Caroline chérie*. D'où les gros plans avantageux, les scènes de baignades, les suggestives visions d'un demi-nudité. Tout cela, à mon sens, n'est que concession faite au public, et pas toujours pour le bien de l'acteur. Et c'est pour cela que, finalement, des spectateurs comme notre amie Vénius Balance en viennent à commettre une petite erreur en prétendant que l'actrice a plus de beauté que de talent.

Je dis cela pour la défense des jeunes femmes qu'on oblige à s'exhiber à l'écran. Cela vous paraîtra peut-être un peu bizarre, mais je crois tout de même que nous pouvons en discuter. Et je vous demande, mes chers amis, votre opinion sur ce problème. A la semaine prochaine, Vénius Balance, je n'en ai pas fini avec vous !

Et pour les autres, bonjour ou bonsoir suivant l'heure !

LE CAMERAMAN AMOUREUX.

Réponses aux lettres :

CŒUR À PRENDRE. — « Excusez-moi long silence, cher C. A., mais j'ai dû m'absenter pendant quelque temps. Je voulais pourtant remercier Sa Majesté A. des les hommes de la réponse qu'elle m'a faite dans le n° 342 et m'excuser auprès d'elle de mon indiscretion, qui semble l'avoir choquée. Ne m'en veuillez pas, Majesté, je serai plus discret à l'avenir. Je continue à vous admirer, ainsi que Mlle Naidyria, l'émoussée, Chypa et ses Flirts, Baby Chou, Miss Catherine, Étudiante Tangéroise, Fleur de Blé noir, Emaux et Camées, O mon Italie. (Que de monde ! Il n'y en a plus) ? Cher C. A., un homme peut-il adhérer au clan Liana, et dans quelles conditions ? (Voyez la reine !) Est-il vrai qu'Yvonne de Carlo a gagné des concours hippiques ? Pouvez-vous me citer d'autres vedettes féminines qui montent à cheval ? Cher C. A., pourquoi le Film Complet ne paraît-il plus trois fois par semaine comme jadis ? », etc.

Réponse. — Mon cher « Cœur à prendre », je vous que vous continuez à flécher duos devant ce demoiselle du clan « Liana » ! Tant pis pour ce qui peut vous arriver, vous l'aurez voulu ! Je sais qu'il est effet Yvonne de Carlo est une cavalière hors ligne, et qu'elle prend part à de nombreux rodos avec son célèbre cheval « King ». Il y a de très nombreuses vedettes qui pratiquent l'équitation. A ma connaissance, les plus expertes sont Elisabeth Taylor, Paulette Goddard, Silvana Mangano, Brigitte Aubert, Danny Robin. Mais j'en oublie beaucoup ! Quand vous m'avez écrit, vous ignoriez encore que le « Film Complet » allait paraître deux fois par semaine ; l'imaginez donc que la nouvelle vous a fait plaisir ! Là-dessus, je vous laisse à nos « tigresses », mais je ne pense pas qu'elles vous prendront pour un dompteur ! Amitiés.

GUY « LES GROS MOLLETS ». — « Je me présente : cheveux bruns, yeux verts, taille 1m,76. Je suis coureur cycliste. J'aime beaucoup le cinéma, et particulièrement les films gays. Mes artistes préférés sont Jean Tissier,



Guy « Les Gros Mollets ».

Bourvil, Michel Simon, Georges Guétary. Voulez-vous me parler de Clark Gable ? Je trouve tous les lecteurs vraiment sympas. La Cavalière du ciel mise à part. »

(Suite page 8.)

des DISQUES
SENSATIONNELS
pour les jeunes...



COLLECTION
"JEUNESSE"

LES PLUS BEAUX CONTES RACONTÉS
À NOS ENFANTS
PAR NOS PLUS GRANDS ARTISTES

Dans la direction artistique
de Maurice Jacquemont,
les Contes de Perrault, d'Andersen,
Grimm et les meilleurs contes de
la littérature universelle paraissent
dans cette collection.

Série :

"IL ÉTAIT UNE FOIS"

1. — LE CHAT BOTTÉ
2. — LA BARBE-BLEUE
par JEAN DEBUCOURT
(de la Comédie-Française).
3. — MÉLISSINE
4. — LA PETITE FILLE AUX ALLUMETTES
par ANNIE DUCAUX
(de la Comédie-Française).
5. — L'ANGE ET LA COMÈTE
6. — L'ENFANT PRODIGE ET LA COUVERTURE COUJÉE
par FERNAND LEDOUX
(de la Comédie-Française).
7. — L'OISEAU DE L'ÉTERNITÉ ET LA PRINCESSE AU POIS
8. — JEANNOT ET ANNETTE
par DUSSANE
(de la Comédie-Française).

9. — CENDRILLON
10. — LA BELLE AU BOIS DORMANT
par SUZANNE FLON.

Le disque 30 cm., 78 tours : Frs 670.

En vente chez tous les bons marchands de disques ou adressez commande à "SOCIÉTÉ PARISIENNE D'ÉDITION", 43, rue de Dunkerque, PARIS-X, par virement à notre Compte Chèque Postal, PARIS 259-10. Frais d'expédition en sus : Frs 60 pour un disque, Frs 10 par disque supplémentaire.



BAS LES MASQUES



(DEADLINE-U. S. A.)

Film de la 20th CENTURY-FOX.

Scénario de Richard BROOKS.

Mise en scène de Richard BROOKS.

Production de Sol C. SIEGEL.

Film raconté par Jacques DARNIER.

DISTRIBUTION :

Ed Hutcherson.....	HUMPHREY BOGART.
M ^{me} Garrison.....	ETHEL BARRYMORE.
Nora.....	KIM HUNTER.
Burrows.....	WARREN STEVENS.
Thompson.....	PAUL STEWART.
Renzi.....	MARTIN GABEL.
Herman Schmidt.....	JOSEPH DE SANTIS.

On a coutume de dire que le journalisme mène à tout à condition d'en sortir. Pour moi, c'est le contraire : c'est justement parce que je n'ai pas voulu en sortir, que ce damné métier m'a mené jusqu'au bout d'une extraordinaire aventure. Une aventure qui aurait pu mal finir, comme vous allez le constater.

Tout d'abord, je me présente : Ed Hutcherson, rédacteur en chef du *Journal*, le plus grand quotidien de notre ville. A quarante-cinq ans, j'ai un quart de siècle de journalisme derrière moi, et j'espère bien que ce n'est pas fini ! Car je dois vous dire que, comme beaucoup de mes confrères, je suis un passionné, un « mordu » comme on dit aujourd'hui, de cette profession souvent ingrate, mais grisante par tout ce qu'elle offre de mouvement, de vie, de surprises. Après avoir sagement suivi la filière en commençant par la classique rubrique des « chiens écrasés », je suis devenu un vieux routier du journalisme.

J'aime l'atmosphère fiévreuse des salles de rédaction, la chanson des rotatives, le parfum de l'encre fraîche. Et bien que, comme tout journaliste qui se respecte, je ne dédaigne pas la chaude ambiance des bars, je lui préfère encore celle du « marbre », où l'on travaille la nuit, en manches de chemise, au milieu des typos et des secrétaires de rédaction.

Vous estimerez sans doute que je suis de parti pris si je vous dis qu'à l'époque où ce récit commence le *Journal* était considéré comme le seul journal propre et intègre de la ville. Et pourtant, c'est la vérité. Dans cette cité géante, où fourmillent les hommes de main, les aventuriers, les escrocs et les maîtres chanteurs d'envergure, presque tous les quotidiens étaient plus ou moins « achetés ». La plupart étaient entre les mains de hauts personnages politiques qui trafiquaient dans des affaires de toute sorte et qui se servaient de la presse comme d'un bouchier. Mais le vieux Garrison, fondateur de notre quotidien, était un homme d'une loyauté à toute épreuve, que je vénérerais. Sur son lit de mort, il m'avait légué en quelque sorte l'héritage « moral » du journal et depuis j'en portais l'entière responsabilité, car les héritiers Garrison, qui composaient la majorité du Conseil d'administration, me laissaient les coudées franches. J'étais loin de soupçonner que cette situation n'aurait qu'un temps. Cela commença par des rumeurs : dans les milieux soi-disant bien informés, on prétendit que les deux filles de Garrison, et surtout son gendre, avaient l'intention de revendre le journal à un organisme concurrent. Mais moi je ne voulais pas prêter l'oreille à ces bruits tendancieux ; j'étais persuadé que la veuve de Garrison, une vieille dame à la tête solide et au regard franc, ne laisserait jamais se commettre une telle infamie. Et puis j'avais trop de travail pour avoir le temps d'écouter les bobards.

Depuis quelques semaines, j'avais ouvert, dans les colonnes du journal, une violente campagne contre le

Abonnements : France : un an..... 1.600 fr. — Six mois..... 850 fr.
 Étranger : un an..... 2.200 fr. — Six mois..... 1.150 fr.
 Direction-Administration : 43, rue de Dunkerque, Paris (X^e). — Tél. : TRU 09-92.

En cas de changement de prix du numéro, les abonnés seront servis jusqu'à concurrence de la somme figurant à leur crédit.

BON " Côté cœur, côté jardin "

Ed Hutcheson était rédacteur en chef du quotidien Le Jour.

sénateur Thomas Rienzi. Ce puissant personnage était le véritable maître de la cité. Menant une vie fastueuse, dépensant dix fois plus d'argent que ses revenus officiels ne le lui permettaient, il avait été l'objet de plusieurs blâmes et enquêtes de la part de ses collègues les plus courageux. Mais il arrivait toujours à les confondre, pour la simple raison que cet homme, élu grâce à des pots-de-vin et à des combinaisons louches, était en réalité le chef d'un gang redoutable. On savait pertinemment qu'il avait sous ses ordres une bande de tuteurs et de « durs » prêts à intervenir au moindre signe de leur patron. Achetant les uns, terrorisant les autres, Rienzi exerçait sur toute la ville une véritable emprise et personne, pas même les chefs de la police, n'osait s'attaquer à lui. Aussi me jugeait-on bien imprudent, moi, simple journaliste, de vouloir me mesurer avec un tel adversaire! Mais rien ne m'en faisait démorire : j'estimais que Thomas Rienzi était un fléau public et j'avais juré de le vaincre, aussi difficile que dût être la lutte.

Un jour, au bureau, un coup de téléphone nous parvint, nous apprenant que, la nuit précédente, les policiers avaient retiré de la rivière le corps d'une jeune femme blonde, très belle, vêtue avec élégance. Le corps de la noyée portait plusieurs plaies suspectes qui semblaient indiquer qu'il ne s'agissait pas d'un banal suicide par amour, mais bien d'un crime. Comme l'identité de la victime n'avait pu être établie, je chargeai de l'enquête une de mes meilleures collaboratrices, Audrey Willebrandt. Tout en lui donnant mes instructions, je m'étonnai de sa mine soucieuse, ainsi que de celle, pareillement grave, des autres journalistes qui se trouvaient dans la salle de rédaction.

— Eh bien! mes amis, vous en faites une bobine! m'exclamai-je. Qui enterre-t-on aujourd'hui?

Rienzi, politicien véreux, dirigeait une bande de gangsters.



— Peut-être le journal, patron! me répondit un jeune rédacteur.

Mon vieil ami Brooks, le chef des informations, s'approcha de moi.

— Ne prends pas cela à la légère, Ed, me dit-il. J'ai bien l'impression que les bruits qui couraient depuis quelque temps étaient fondés. On dit que M^{me} Garrison est sur le point de vendre *Le Jour* à notre concurrent *Le Standard*.

— Tu n'es pas fou? m'écriai-je. *Le Standard*? Un journal de bluff et de chantage, entièrement aux ordres de Thomas Rienzi?

— Justement, Ed. Nous les gênons avec notre campagne. Et s'ils nous achètent, c'est pour pouvoir nous rayer de la circulation. Crois ce que je te dis : tu verras que j'ai raison.

Hélas! Les prédictions de Brooks étaient en tous points justifiées. Je m'en rendis compte deux heures plus tard, quand je fus convoqué au bureau de l'administration. J'y trouvai la famille Garrison au grand complet : les deux filles, arrogantes et prétentieuses comme à l'ordinaire, le gendre, plus suffisant que jamais, enfin la mère, qui avait un air triste et résigné. Un homme de loi les accompagnait : ce fut lui qui m'apprit d'une voix sèche la sinistre nouvelle : les Garrison avaient pris la décision de céder leurs actions au *Standard*, qui leur en offrait un prix considérable. Ainsi, pour une affaire d'argent, on nous vendait à l'ennemi! D'une seule signature, on supprimait un journal qui avait été pendant vingt ans le plus probe, le plus fier, le plus courageux de la ville... et par là même on jetait à la rue quatre cents travailleurs!

— *Le Standard* les reprendra! fit le gendre de Garrison en haussant les épaules.

Je me redressai, indigné :

— Ne dites pas ça, crierai-je : vous savez bien que non. *Le Standard* ne reprendra jamais des rédacteurs qui ont fait campagne contre Rienzi! Et, d'ailleurs, pas un seul journaliste de mon équipe ne s'abaisserait à travailler dans cette feuille de chantage et de mensonges qui fait le déshonneur de la presse!

De nouveau, le gendre me toisa d'un air méprisant : — Monsieur Hutcherson, ce n'est pas ma faute si vous vous êtes compromis jusqu'à attaquer des personnages haut placés de la ville! Quant à juger le *Standard*, ce n'est pas mon affaire : nous passons un marché commercial et c'est tout!

Comprenant que je n'obtiendrais rien de ce snob au cœur de pierre, je me rapprochai de la vieille M^{me} Garison, que je savais bonne et compréhensive, et je tentai de lui démontrer l'infamie d'une telle vente. Mais elle me lança un regard presque suppliant et je me rendis compte que la veuve était sous l'emprise de ses enfants et qu'elle redoutait de m'écouter.

— Faut-il arrêter les machines dès ce soir ? demandai-je à l'homme de loi, en désespoir de cause.

— Pas du tout! se récria-t-il. Le journal tombera jusqu'à ce que la vente soit officiellement conclue...

Je sortis de là les épaules basses, vieilli de dix ans. Il me semblait que c'était une partie de mon cœur qu'on venait de m'arracher. Et puis, comment annoncer la chose à mes collaborateurs, à ces amis de la première heure qui, tous, avaient donné leur temps, leurs efforts, le meilleur de leur vie pour faire du *Journal* un grand journal?

Ils accueillirent la nouvelle avec beaucoup de cran. Tous s'y attendaient déjà. Et l'on décida de se réunir au bar voisin, où nous avions nos habitudes, pour « enterrer » en beauté notre pauvre quotidien. Affichant l'esprit gouaillieur et le peu cynique que les journalistes partagent généralement avec les étudiants en médecine, mes rédacteurs trinquèrent, chantèrent, improvisèrent des discours funèbres. Mais leurs rires sonnaient faux. Et dans leurs yeux, que l'alcool rendait brillants et paraît d'une sorte de défi, je voyais aussi luire des larmes. Le cœur affreusement serré, je regardais tous ces pauvres bougres qui avaient lutté à mes côtés et qui, demain, s'égailleraient dans la vie comme des fantômes perdus. Ceux qui savent ce qu'est le journalisme comprendront la qualité de mon émotion.

Je me retrouvai seul, tard dans la nuit, assis devant le piano du bar où je tapotais d'un seul doigt un refrain mélancolique. J'avais l'estomac plein de whiskies et le cœur plein de tristesse. J'étais un peu comme un gamin auquel on vient de casser son jouet préféré. Pourquoi est-ce toujours dans ces moments-là qu'on fait un retour en arrière? L'image de Nora, mon ex-femme, me vint à la mémoire avec une acuité persistante. J'avais aimé Nora de toute mon âme, je l'aimais sans doute encore. Mais je n'avais pas su la rendre heureuse. Ma profession

avait été pour elle la plus dangereuse des rivales. Accaparé par mon travail, bohème par la force des choses, je me partageais en reportages, coups de téléphone de jour et de nuit, voyages lointains, enquêtes absorbantes, stages prolongés à l'imprimerie. Et pendant ce temps cette petite femme simple et douce, assoiffée de tendresse, déçue par mon attitude, rongéait son frein jusqu'à ce qu'elle en eût assez. Et ce fut le divorce. Mais depuis je n'avais jamais cessé de revoir Nora de temps à autre, car nous étions restés bons copains. Et voilà que ce soir le journal me lâchait, comme une maîtresse qu'on tue dans votre lit. J'étais seul, désespérément seul, et je redevenais subitement un grand gosse au cœur lourd. Et ma solitude appelait Nora, la dressait devant moi comme une femme toujours aimée, la seule capable de me consoler.

Je sortis d'un pas mal assuré, car j'avais vraiment bu trop de whiskies. Et je sautai dans un taxi, lançant au chauffeur l'adresse de Nora.

Elle ne parut pas autrement surprise de me voir, car elle était de ces femmes simples et bien équilibrées qui dominent leurs nerfs et ne s'étonnent de rien. Mon coup de sonnette l'avait tirée du lit et elle apparut en peignoir, un peu décoiffée, ce qui la rendait à mes yeux plus désirable, car cela me rappelait l'intimité d'autrefois.

— Je suis venu te dire bonjour et voir si tu n'avais pas un verre à m'offrir! dis-je d'une voix un peu pâteuse.

— Mais certainement! répondit-elle en souriant.

Elle se rendit à la cuisine, où je l'entendis ouvrir son frigidaire, et elle revint avec un verre de lait.

— Tiens, me dit-elle, je crois que pour l'instant c'est cet alcool-là qui te fera le plus de bien!

Un peu confus, j'avalai le breuvage d'un trait.

— Nora... repris-je, je me sens un peu seul, ce soir... Ça ne t'ennuierait pas trop de m'offrir l'hospitalité?

Elle me considéra un instant sans mot dire, avec un petit sourire en coin. Puis elle alla à son armoire, en sortit des draps et des couvertures et se mit en devoir d'installer un lit sur le divan du salon.

— C'est pour moi? dis-je. Ça n'était pas la peine, tu sais! Ton lit me suffisait bien!

— Je le suppose, répondit-elle, et c'est bien mon lit que j'ai l'intention de t'offrir. Mais moi je coucherai sur ce divan, si tu n'y vois pas d'inconvénient!

Pendant qu'elle s'affairait, j'étais passé dans la chambre et tout de suite mon attention fut attirée par le portrait d'un homme encore jeune, orné d'une tendre dédicace, qui se dressait bien en vue sur la table de chevet. Cette découverte me causa un désagréable pincement au cœur. Ce soir, plus que jamais, je réalisais que je n'avais pas cessé d'aimer Nora, de penser à elle. Je regrettais sincèrement d'avoir gâché sa vie, ruiné ses espoirs. A travers les brumes de l'alcool, je sentais sourdre en moi de dangereuses bouffées de sentimentalité et de tendresse. Revenant dans le salon, je pris mon ex-femme dans mes bras et je me mis à l'embrasser en murmurant des mots passionnés. Il me sembla que Nora frissonnait sous mes caresses et elle allait peut-être s'abandonner quand un violent sursaut l'écarta de mon étreinte.

— Ne sois pas fou, Ed! dit-elle, presque suppliante.

— Mais je t'aime, Nora, comprends-le! Je n'ai jamais cessé de t'aimer!

— Nous parlerons de cela demain, si tu veux! Cette nuit, tu n'es guère en état de comprendre ce que j'ai à te dire... Sois raisonnable, Ed, et bonne nuit.

Elle avait sans doute raison. Mécontent, je regagnai



Le cadavre non identifié était celui d'une belle jeune femme.



M^{me} Garrison lui jeta un regard d'impuissance.

le hangar. On y chargea le corps pantelant de mon malheureux collaborateur, et je n'eus que le temps de décliner mon identité et de sauter à mon tour dans la voiture sanitaire. Durant le trajet qui nous séparait de l'hôpital, Burrows, qui m'avait reconnu, put me dire quelques mots, malgré son extrême faiblesse.

— J'étais sur la bonne piste, patron... Je m'étais caché, et je les ai entendus : c'est bien Rienzi qui dirige cette affaire de contrebande... Mais ils m'ont découvert... Ils m'ont battu à mort... Quand ils m'ont laissé, ils pensaient que j'étais cuit... Je le suis peut-être...

Et il conclut, avec un faible sourire :

la chambre à coucher et bientôt je fus dans les toiles, où le sommeil me terrassa instantanément.

Il était à peine sept heures du matin quand la sonnerie du téléphone me réveilla en sursaut. Nora apparut sur le seuil :

— Ed, c'est pour toi. On te demande du journal.

Je cours jusqu'à l'appareil et reconnus la voix d'un de mes rédacteurs.

— Comment avez-vous su que j'étais ici ? lui demandai-je avec surprise.

— Je ne sais pas, patron ! Une idée comme ça... Vous aviez l'air si triste, hier soir... Si je vous rappelle aussitôt, c'est qu'il se passe de sales histoires. George Burrows, que vous aviez envoyé en reportage cette nuit, sur le port, pour une affaire de contrebande...

— Affaire dans laquelle je suis certain que Rienzi a trempé... Oui, et alors ?

— Alors Burrows a été attaqué et passé à tabac. Il est dans un état très grave, paraît-il. C'est la police qui vient de téléphoner du Môle 7, où il a été transporté en attendant l'ambulance...

— C'est bon, j'y cours !

Je m'habillai en un tournemain, et moins de trois minutes après je prenais congé de Nora d'un hâtif baiser sur le front.

— Toujours la même vie... murmura-t-elle tristement.

— A ce soir, chérie ! Je t'attendrai pour dîner, à huit heures, au bar du *Cyrrnos*. Promis ?

— Promis !

Un quart d'heure plus tard, un taxi me déposait au Môle 7, où m'attendait un triste spectacle. Burrows, l'un de mes meilleurs reporters, un charmant garçon de vingt-huit ans, était étendu sur une civière, absolument méconnaissable. Des traînées de sang figé maculaient son visage livide, son œil droit était à moitié arraché, ses lèvres violettes et gonflées s'entreouvraient sur ses dents brisées : il avait certainement reçu l'une des plus magistrales « corrections » qu'un homme puisse recevoir. Au moment où j'arrivais, une ambulance stoppait devant



Tous les journalistes se retrouvèrent au bar, pour une « soirée funèbre ».

— Ça ne fait rien... Je crois que j'ai fait du bon boulot !

A l'hôpital, on porta immédiatement le blessé sur la table d'opération. Dans le couloir, une jeune et jolie fille attendait, les yeux pleins de larmes : c'était la femme de George Burrows. Dès qu'elle me vit, elle s'élança vers moi :

— Félicitations, monsieur Hutcheson ! me dit-elle d'une voix que l'émotion faisait trembler. Il est joli, votre métier de journaliste ! C'est vous qui avez chargé George de faire cette enquête... C'est vous qui, délibérément, l'avez envoyé à la mort... Vous êtes responsable, monsieur Hutcheson ! Si mon mari meurt, je vous harai jusqu'à mon dernier souffle !

Que pouvais-je répondre à cette malheureuse ? Comment lui faire comprendre que le journalisme, plus que bien d'autres métiers, a ses héros et ses victimes, et

qu'un reporter digne de ce nom va jusqu'au bout de sa mission, quels qu'en soient les risques ? Je ne puis que bredouiller quelques maladroites paroles de réconfort, et je sortis pour me rendre au journal. J'avais un devoir à remplir, une mission sacrée à poursuivre : demain ou après-demain, le *Jour* allait fermer ses portes. Il n'y avait plus de temps à perdre pour charger Rienzi, pour l'accabler, pour dire tout ce que je pensais de cet ignoble individu.

Au journal, je réunis tous mes collaborateurs directs : — Vous savez où nous en sommes, leur dis-je d'une voix vibrante. Les hommes de Rienzi ont attaqué cette nuit notre ami George Burrows et l'ont assommé. S'il s'en tire — et j'en doute ! — il restera infirme. Ce crime, comme tant d'autres, ne doit pas rester impuni ! Intentions notre campagne contre ce sénateur corrompu ! Dénonçons-le comme le chef d'une bande de gangsters, de contrebandiers et d'assassins ! Nous n'avons plus rien à perdre, mes amis : le *Jour*, seul quotidien honnête et courageux de la région, le *Jour* joue sa dernière carte : à moi moins mourra-t-il en beauté !

Toute la journée se passa dans la fièvre. Animé d'une fureur vengeresse, je multipliais les ordres et les directives, consacrais toute mon énergie à cette cause que je savais juste et noble : moi aussi, je voulais finir en beauté.

Le soir venu, je me rappelai soudain que j'avais rendez-vous avec Nora, et j'arrivai au *Cyrnos* avec une bonne demi-heure de retard, selon mon habitude. Mon ex-femme, qui me connaissait bien, m'attendait sans impatience. Elle était plus belle que jamais, dans une robe noire qui faisait contraste avec sa peau laiteuse. En la voyant, j'oubliai tous les soucis, tous les tracas, les rotatives, Rienzi et le reste. Tant il est vrai que l'amour a le pas sur toutes les autres préoccupations de la vie. Je n'avais plus qu'un but : reconquérir Nora, la reprendre, en faire une femme heureuse... enfin !

Nous nous étions installés à la meilleure table, et je

commandai un souper fin et du champagne. Nora avait un air un peu grave.

— Ed, me dit-elle, il faut que je te parle... J'ai quelque chose d'important à te dire.

— Tout à l'heure, ma chérie : car moi aussi j'ai des choses à te dire, et tu sais bien que cela ne peut pas attendre. Écoute, Nora...

Et je me mis à parler, à parler... Il y avait trop longtemps que j'attendais cette minute, rien ni personne ne pouvait m'empêcher de me confesser entièrement. J'étais grisé, non pas de whiskies comme la veille, mais de mots, de mots d'amour. C'était tout mon cœur qui me montait aux lèvres. Nora m'écoutait, immobile, et je voyais passer dans son regard, tour à tour, des expressions attendries et inquiètes.

Un chasseur, s'approchant de notre table, coupa court à mon discours enflammé.

— Monsieur Hutcheson... On vous demande au téléphone de toute urgence !

Au diable le téléphone, cauchemar des journalistes ! En maugréant, je me rendis au vestiaire et je décrochai l'appareil. C'était la rédactrice Audrey Willebrandt qui me demandait.

— Allô ! patron ? Excusez-moi de vous déranger, mais j'ai du nouveau au sujet de la mystérieuse noyée d'hier matin. Son identité a pu être établie : il s'agit d'une certaine Bessie Schmidt, une très jolie fille d'origine polonaise qui a été tout à tour vendeuse, mannequin de haute couture et femme entretenue. Elle a été pendant plusieurs années la maîtresse de Wharton, le grand directeur des Prisunic...

— Eh bien ! faites un papier pour raconter tout cela. C'est pour ça que vous me dérangez ?

— Non, patron, il y a autre chose. La mère de Bessie Schmidt, une vieille Polonaise qui parle à peine notre langue, a fait à la police des déclarations importantes, mais incomplètes. On dirait qu'elle a peur de dire la vérité. Mais on prétend que Rienzi a trempé dans cette affaire...

— Rienzi ? C'est bon, je viens !

Ce nom avait suffi pour stimuler à nouveau mon ardeur combattive. J'étais trop engagé dans la campagne contre Rienzi pour laisser se perdre le moindre détail. Je retournai à la table où m'attendait Nora.

— Excuse-moi, chérie, il faut que je te quitte ; une affaire urgente m'appelle au journal !

Elle eut de nouveau ce sourire un peu triste que je lui voyais parfois :

— Le contraire m'aurait étonnée ! dit-elle. Mais avant de me quitter, écoute-moi : je t'avais prévenu que j'avais quelque chose de grave à te dire...

Elle s'interrompit pendant quelques secondes et reprit d'une voix un peu tremblante, sans me regarder :

— Je me marie demain, Ed !

Foudroyé par la surprise et le chagrin, je me cramponnai au bord de la table.

— Ce n'est pas vrai, Nora ? Ce n'est pas possible ? Tu ne peux pas aimer cet homme ! Moi je t'adore, Nora, et tu m'aimes aussi, j'en suis sûr ! Voyons, ma chérie... Réfléchis, dis-moi que ce n'est pas vrai, que tu ne feras pas cela.

Elle hochait la tête.

— Avec toi, reprit-elle, je n'ai jamais pu être pleinement heureuse... Et puis, je ne pouvais pas prévoir que tu reviendrais... avec de tels sentiments... Alors j'ai pris d'autres engagements... Oublie-moi, Ed, c'est ce qu'il y a de mieux à faire. Ne sommes-nous pas divorcés ?

— Ce divorce est la plus belle gaffe que j'ai faite dans mon existence, répondis-je avec violence. Car je ne puis pas t'oublier... Je t'aime encore, Nora, et cette fois je suis bien sûr de pouvoir te rendre heureuse ! Ma chérie, ma toute petite, attends, réfléchis encore quelques jours, je t'en conjure ! Je suis peut-être un fou, un hurluberlu, un mordu du journalisme... mais je

(Suite page 10.)

— Tiens, dit Nora, voilà l'alcool qui te fera le plus de bien !



PIERRE
DUDAN

MATHILDE
MATTIER

MICHAEL
NORTH

Côté Cœur

a depuis longtemps mis les voiles. Ton pseudo n'a donc plus aucune raison d'être. Pourquoi ne pas devenir tout simplement « Admirateur de Naidyria », ce serait beaucoup plus logique ! Allions, une réponse et en vitesse ! Jicky la Marinette, qu'avez-vous donc à nous reprocher ? D'être plus fortes que vous, sans doute ! Idem pour Smith le Taciturne qui, sans nous attaquer ouvertement, a une façon aussi personnelle qu'éloquente de nous lancer des petites coups de pied en douce. Quel regard envoûtant, Ange rouge ! Mon cœur en est tout chaviré ! Laissez ma Princesse Yasmina tranquille, Pilote du diable, qu'est-ce que cette façon d'assaisonner la personnalité d'une jeune fille ! Répondez vite à ce grand fanfaron, Yasmina, et ne ménagez surtout pas vos expressions : avec les hommes, pas la peine de mettre des gants ! Et mon beau bagarreur, Don Juan en herbe, il y a bien longtemps que je ne me suis adressée à lui ! Hein ! bel enfant, avez-vous un peu plus de joliette ? Si les jeunes filles anglaises nous jugent d'après votre comportement, pauvre France ! » (Suivent des questions cinéma.)

Réponse. — Chère Majesté, puisque « Miss A bas les hommes ! » persiste à garder le silence, j'ai tout lieu de croire que la couronne que vous vous êtes posée vous-même sur la tête va vous rester ! Attendons maintenant les réactions et les réponses des « hautes dignitaires » que vous avez nommées ! Vous ai-je parlé déjà d'Anna-Maria Ferrero ? Il me semble. De toute façon, j'attends sur cette jeune vedette des renseignements plus complets. A ma connaissance, les deux derniers films tournés par Pier Angeli sont « The Light Touch », avec Stewart Granger, et « The Devil makes Three » (Le Diable est le Troisième), avec Gene Kelly. Dominique Blanchard est née en 1929. Elle est considérée comme une artiste de théâtre beaucoup plus que de cinéma. Elle a fait de nombreuses tournées à l'étranger, surtout avec le regretté Louis Jouvet. Les films dans lesquels vous avez pu la voir sont « Le Secret de Mayerling » et « Le Traître ». Je me retire, chère souveraine, avec les courbettes dues à votre nouvelle Tuto Puissance !

SAUVAGEONNE. — (J'ai remis deux e n e », ma chère nouvelle, dans votre intérêt et dans le nôtre) « Je n'ai pas encore osé vous écrire ! (Mais si : la preuve) ! Donc, je suis toute nouvelle, aux yeux bleus, au teint mat, aux cheveux blonds foncés dans la première lettre, bruns dans la seconde). Je voudrais correspondre avec un jeune homme (sic) de quatorze ou

de correspondre avec. (Aie ! mon français) j'aime beaucoup Pépé la chanteuse et Miroulinette. Ce qui me plaît dans votre courrier, c'est que vous remettiez les pimbèches bien à leur place, c'est ce qu'il faut, surtout quand ils (moi, j'aurais mis à elles) disent rassembler à des stars. J'espère que ma photo paraîtra dans votre journal, sinon je serais très déçue. »

Réponse. — Vous ne me paraissez pas encore très copine avec la langue française, ma petite « Sauvageonne », mais vous êtes bien gentille tout de

AH ! CES

Il répond exactement à la conception qu'on se fait de l'autodidacte : Rory Calhoun ou « le self-made-man » en personne.

A vingt et un ans, il avait déjà un lourd passé d'aventurier derrière lui. Avant appris, de bonne heure, à travailler de ses mains, il était parfaitement armé pour sortir vainqueur de ce grand combat quotidien qu'est la vie. Rien ne le rebuta, rien ne l'effraya. Seuls comptaient pour lui l'appel des grands espaces et la découverte perpétuelle de nouveaux horizons. Voyageur impatient, il parcourut toute l'Amérique, dès qu'il eut atteint sa seizième année, payant ses lointains déplacements au prix de durs sacrifices. On peut dire, sans mentir, qu'il a vraiment gagné son pain à la sueur de son front. Tour à tour, aide-garagiste, pêcheur de saumons, bûcheron, pompier, valet de ferme, terrassier, il dit à ces multiples emplois d'avoir connu les plaines de l'Arizona et du Nevada, les jardins impressionnants du Nouveau-Mexique et les canyons du Colorado.

Porion dans les mines d'argent de Tophon et de Reno, il renonça à ce dur métier pour exercer celui de docker sur les quais mornes de Frisco. On le retrouve mécanicien à Santa-Clara, dirigeant quelques mois plus tard la manœuvre d'une grue électrique, puis d'une scie mécanique à Hendy.

A cette époque, il a vingt et un ans, mais il est toujours incapable de se fixer en un lieu quelconque. Il se repart.

Encore des centaines, des milliers de kilomètres. Ses parents perdent sa trace. Ils savent qu'il a été cowboy durant quelques mois en Californie, puis garde forestier. Une carte postale leur arrive de Los Angeles. Rory s'est brusquement décidé à rendre visite à sa grand-mère qui vit à Hollywood. Son activité, dans cette ville, demeure assez imprécise. Le dimanche, il loue un cheval et fait de l'équitation dans les bois avec un cavalier blond. C'est Alan Ladd. Rory, qui n'a jamais été au cinéma de sa vie, n'est nullement impressionné par cette rencontre. Sa candeur de paysan du Danube séduit Alan qui l'entraîne, non sans peine, jusque chez lui. Ils déjeunent, bavardent de choses et d'autres. Au dessert, Sue Carol

Rory C.



Sauvageonne.

quinze ans (correspondez, ma petite, correspondez). J'aime toutes les vedettes de cinéma, je vous en dis onze (tournez la page). En réponse au referendum, le plus bel acteur est Jeff Chandler, le plus talentueux Tino Rossi, le plus laid Charles Laughton, le plus célèbre et le plus Marianno, le plus amusant Fernandel, le plus habile Jacques Sernas, le plus aimé Jean Marais. J'envois ma sympathie à Soleil des loupes et à Tigre royal, dont je serais heureuse

(Suite de la page 2.)

Réponse. — Vous, au moins, mon cher ami, vous n'abusez pas des lettres-fléuves ! J'ai cité vos artistes préférés parce que, Guitary mi à part, ils n'appartiennent pas au « répertoire » habituel ! Anais, vous avez de gros mollets ? J'espère qu'ils sont à vous ! Avec les artifices actuels de la mode, on ne sait jamais ! J'espère du moins que ces mollets vous font gagner beaucoup de courses cyclistes ! Je ne vous parlerai pas de Clark Gable, car j'ai donné sa biographie complète il y a une semaine ou deux. Je publie votre photo, sur laquelle je déplore seulement de ne pas voir les bons gros mollets dodus annoncés à l'extérieur ! Vous me semblez un garçon très sympathique, d'un bon caractère, très honnête et... dynamique et sportif, bien entendu ! Vous devez être sentimental, mais assez timide de ce côté-là. Je vous crois une bonne nature, simple, facile à vivre et à contenter, sans beaucoup d'ambition, mais avec une grande conscience professionnelle. Plus de volonté dans l'effort à fournir momentanément que dans la vie en général. Fidèle en amour, vous seriez facilement susceptible et jaloux en amié, mais très exclusif. Je ne vous ennuierai pas en souhaitant à vos mollets de garder toujours leurs ronds ferreux épaouies. Je vous serre amicalement le guidon.

SA MAJESTÉ NAIDYRIA L'ENSORCELEUSE. — « J'ai omis, dans la dernière lettre, de citer les noms des jeunes filles qu'il m'a plu d'élever au rang de hautes dignitaires du nouveau gouvernement, et qui, tant, ne vous en déplaît, des « Lianettes » pur sang, j'ai donc opté pour M^{lle} Chyta et ses flirts comme vice-reine, Laïla et Valdez, Beautés orientales comme grandes chancelières, Lieutenant Shirley, Loulou intrépide cavalier, Fleur de ble noir, Carottette Navets et Cavalier du ciel comme ministres de la cour. Je ne vous cache pas, mes amies, que nous allons faire à nous neuf beaucoup, beaucoup de travail. Et tout d'abord essayez de réveiller toutes nos gentilles adeptes qui semblent avoir disparu de la circulation. Allons, anciennes et nouvelles « Lianettes », revenez-vous vite, sinon que vont penser nos ennemis ! Ils vont croire que nous abandonnons le projet, à Dieu merci, ce n'est pas le cas ! Combatoons toutes ensemble, de tout notre cœur, jusqu'à abolition complète du « clan des sonnés ». A nous la victoire, et suis à l'ennemi ! Quel air empaillé, ce Chantour de Mexico ! Avec ce petit air réjoui et ces grosses joues, vous me faites penser à une réclame d'apéritif ! Bien sûr, Petite Belge à la gaga (sic) que notre clan est le plus fort. Vous n'en doutez pas, j'espère ! Et ce Chevalier coupé, un crève-le-poutoufflard ! Et jaloux comme un coucou du succès que nous remportons ! Bien sympa et jolies, Pépé la chanteuse et Nani la danseuse ! Un vigoureux shake-hand, Riana de Mado. Bravo ! Baby chou, Belle, dynamique, intelligente, en somme une précieuse recrue pour le clan Liana ! Toute ma sympathie. Moi aussi, chère Chyta et ses flirts, j'aime sentir le regard des hommes. C'est un miroir dans lequel nous éprouvons notre charme, je crois que nous étions du même âge, mais je suis plus vieille que vous : je viens d'avoir vingt ans ! (Très « vieille », en effet, chère majesté) ! Bonheur, parait, quelle enfant vous faites ! Une fille à peine échappée du couvent et encore tout imprégnée d'un sentimentalisme romantique. J'ai l'impression, Admirateur de Victoria, « valet du clan Liana », que ta belle Victoria



même ! Par exemple, vous ne me semblez pas non plus très au courant des détails du courrier, puisque votre première lettre étant du 14 mars, vous m'écriviez à nouveau le 3 avril, très inquiète de ne pas avoir pu paraître encore votre photo ! Ne savez-vous donc pas qu'il faut deux mois au minimum ? Vous devez avoir une excellente mémoire, car votre seconde lettre est presque la copie de la première. Tout ce que nous y avons gagné, c'est que vous chevez blonds sont devenus bruns. C'est épatant de brunir comme ça en quinze jours ! Il m'est presque impossible de faire une

étude sur une photo de profil, car je n'ai ni le regard, ni la forme du visage : les deux points essentiels, je vois néanmoins que vous êtes une petite fille assez câline, obtinée, vaillamment impatiente, pas extrêmement gaie, assez réfléchie et aimant la solitude. En réalité, je crois que vous êtes encore très timide et que votre caractère n'est pas très affirmé : cela viendra ! Si vous voulez correspondre avec de jeunes « hommes » de « tourze » ans, il faut chercher dans votre collection (vous aurez du mal, car nous en avons peu d'aussi jeunes), et commencer vous-même à leur envoyer des messages : vous devez savoir que toute la correspondance se fait dans le courrier, du revoir, gentille petite nouvelle, et bons baisers du « grand-papa » que je dois être pour vous.

demoiselle ! Voulez-vous correspondre avec moi ? L'horizon infini de la mer, vous êtes très jolie, seulement votre idéal avec moustaches n'arrive pas vite à se faire connaître. Amicités quand même. A vous aussi, Frimousse de Bagdad ! Seriez-vous d'accord pour que votre très jolie petite boulotte vienne figurer pour une Miss Film Complet ? Cher C. A., après un roi et une reine, ne pourrions-nous faire élire une Miss Film Complet, parmi les plus belles photos parues jusqu'ici ? (Moi, je veux bien, mais... demandez à la nouvelle reine.) Mes meilleures salutations à tous les amis et amies, et à leurs Majestés le roi et la reine. (Suivent des questions cinéma.) Et voilà, cher C. A., mon trac vaincu !

VEDETTES !

— la femme d'Alan —, qui n'a pas desserré les dents de tout le repas, interroge brutalement Rory :

— Pourquoi ne feriez-vous pas de cinéma ? L'ancien bûcheron éclate de rire. Il croit à une plaisanterie. Sue Carol riposte avec algèbre. Elle est impresario depuis plus de dix ans et n'admet pas qu'on mette en doute ses talents de « déniché d'étoiles ». Rory hausse ses lourdes épaules de colosse. Ses grands yeux bleus laissent filtrer une lueur d'ironie. Depuis qu'il est au monde, il a connu tant d'expériences hasardeuses que celle-ci n'est pas faite, au demeurant, pour le plaisir. Le lendemain, sur les recommandations de Sue, il est engagé dans les studios de la Fox, où on lui confie des rôles de second plan, dans « Something for the boys », « Sunday dinner for a soldier », « Where do we go from here », « Bullfighters », « Nob Hill ».

Dans « The great John L... », il personnifie le boxeur Jim Corbett avec tant de sincérité que plusieurs managers lui font des propositions, persuadés qu'il est un authentique espoir du ring. La réponse de Rory ne manque pas d'humour. Elle se traduit par des leçons de chant que prend le « pseudo-lutteur ». Personne ne comprend rien à cette attitude. Rory déclare pour l'air à qui veut l'entendre qu'il a « une jolie voix de baryton... pour salles de bain ! » La raison de cet engouement subit pour la musique s'explique aisément. C'est à la rencontre, un soir, au « Mocambo », une chanteuse brune nommée Lita Baron. Ce fut le coup de foudre réciproque. Trois semaines après, ils étaient fiancés, six mois plus tard ils se mariaient à Santa Barbara.

Entré à temps, Rory Calhoun était devenu une vedette. Pour cela, il avait suffi de quatre rôles de premier plan dans « La Main rouge », « La Rivière des massacres », « Le Petit train du Far-West » et « Le Gauchon ».

La fortune est venue avec la gloire. Aujourd'hui, Rory Calhoun est propriétaire d'un des plus beaux ranches de Californie, à Ojai, à quelque soixante milles au nord de Hollywood. C'est là qu'il se défend, contre deux films heureux de retrouver, au grand air et sous le soleil brûlant, le nostalgique souvenir de son enfance paysanne.

DOLCE FARNIENTE. — Je me présente : Dolce Farniente pour vous servir. Enfin, pour vous servir est une façon de parler, car je serais plutôt partisan (e) du moindre effort ! Mais si je n'ai pas une réponse subito presto, gare à vous, car quand je me réveille je suis capable de tout (alors dormez, ma belle, dormez encore!). Mystérieuse beauté, si Don Juan exagère en prenant les femmes pour des servantes, vous n'y allez pas non plus avec le dos de la cuiller en traitant les hommes de vermineux. Je vous souhaite un homme qui vous fasse marcher à la baguette, un italien de préférence, car ils ont de la poigne. Amicités à Chyta et à ses firrs, qui doivent être sans nul doute l'idiot du village et le fonctionnaire retraité de soixante-quinze ans. Enfin, chacun prend son plaisir où il le trouve. Joyeuse lutine, comment voulez-vous que Don Juan ne soit pas atteint du complexe de la modestie, quand il s'entend rebâcher à longueur de journée qu'il est beau, mais prétentieux ? De Taille et d'Estoc, vous êtes un des plus sympas du courrier, et quelle musculature ! J'en connais qui ont dû en baver des ronds de frite (sic). Princesses, avez-vous vu le film de science-fiction De la terre à la lune ? Je l'ai trouvé du tonnerre. Don Juan, vous dites faire marcher les femmes, mais d'après ce que je vois, c'est votre cousine qui vous fait marcher. Je suis sûr, si vous étiez un peu plus binette, bien que vous n'y soyez pour rien. C. A. de mon cœur, à mon humble avis, les artistes ne devraient pas se marier entre eux ; il y aurait peut-être moins de divorces, ne croyez-vous pas ? Avec mes amies étudiantes, nous discutons à bâtons rompus (sic) pour savoir si Danièle Delorme louche ou ne louche pas. (Suivent des questions cinéma.)

Réponse. — Ma chère « Dolce Farniente » (voilà un pseudo qui me plait beaucoup), vous êtes une bonne recrue pour le courrier. Je vous donne dix-sept ans. Sous quel pseudo aviez-vous écrit déjà ? Oui, Raf Vallone est marié. J'ai publié sa biographie tout dernièrement. Dans « La Forêt de l'Adieu », le partenaire de Françoise Arnoul était Jean-Claude. Non, Danièle Delorme ne louche pas, ce qui la rendrait affreuse, mais elle a en effet un petit « trait » dans le regard, et, aux dires de ses admirateurs, cela ne fait qu'ajouter à son charme. Là-dessus, chère amie, bien nommée, continuer vite à ne rien faire, ce n'est peut-être pas la formule la plus rémunératrice, mais c'est en tout cas la plus agréable. En baillant à m'en décrocher la mâchoire, je vous tends une main molle et, les yeux à demi fermés, je vous souhaite une bonne nuit.

LE CHEVALIER BELLE-ÉPÉE. — « Nouveau venu au courrier, mais fidèle lecteur depuis bien longtemps, je vous demande si vous voulez bien m'accepter parmi vous. Et j'envoie toutes mes affections au Film Complet, qui est magnifique : si seulement il pouvait paraître deux fois par semaine ! (Depuis le 16 avril, vous êtes « chez » mon cher ami. Cela avantagerait les réponses aux courrieristes, et il y aurait moins de malchanceux dans la liste noire. (Ça, ce n'est pas prouvé !)) Ceci dit, mille amitiés à Nicole P., qui est une sage petite fille. De quel coin de France êtes-vous, chère

Réponse. — Je suis toujours un peu étonné qu'on parle de « trac » quand il s'agit d'écrire à la rubrique. Sommes-nous donc si intimidants, mon cher ami ? Vous m'avez l'air d'un bon petits gars, et je voudrais connaître votre âge. Je ne donne qu'une seule biographie par réponse, vous le savez bien ! Mona Freeman est née à Baltimore, dans l'Ohio, le 4 juin 1922, est une chanteuse et a écrit deux yeux noisette et mesure 1'01,58. Elle est mariée depuis 1945 à un négociant en automobiles du nom de Nearney. Voici ses films : « Coups de foudre », « Hollywood en folie », « Le Mas de fiancée », « L'Héritière », « Mamam était new look », « La Chevauchée de l'Honneur », « Une Fille perdue », « Terre damnée », « Le Démon du logis », « Marqué au fer ». Je ne vois rien d'autre à vous dire, si ce n'est que je vous serre vigoureusement la pince... Monsieur ! (Ce n'est pas très fort, mais comme ça n'est pas de moi, qu'est-ce que je risque !)

TINA LA TIGRESSE D'AMÉDEO. — « C'est la première fois que je m'adresse à vous, car votre courrier est si amusant et vous, mon cher C. A., si sympa ! (J'ai oublié de censurer.) Je suis brune aux yeux noirs, type « gitan ». Je suis sauvage, j'aime le cinéma, j'aurais voulu en faire, mais j'avais peu de talent. Je n'aime pas les gens de mon entourage, j'aime ce qui n'est pas commun (ce n'est pas très gentil pour eux). Je n'admire qu'un seul homme, et vous devez être mon ami. C'est Amedeo Nazzari. Ça, c'est un homme ! J'envie toutes les femmes qui occupent une place dans son cœur (espérons qu'il n'y en a pas trop en même temps), j'aurais donné la moitié de ma vie pour avoir un seul baiser de lui. (Sic. Ce serait quand même payer un peu cher !) Je voudrais que vous me donniez beaucoup de détails sur lui, sans oublier ses derniers films. A bas les hommes ! Je vous admire, chère Tigresse ! Voulez-vous être mon amie ? Continuez à mettre en boîte ces petites pinbèches qui, pour moi, ne sont que de petites bécasses qui méritent encore des fessées. Elles sont loin d'être à votre hauteur, et ne sont pas assez fortes pour démolir votre trône. Quant à ce Don Juan, je lui en ferais voir de toutes les couleurs, s'il était à mes côtés. J'ai dompté des gars de votre genre (enfin, êtes-vous tigresse ou dompteur ?), plus beaux que vous, ils ont été pris au piège et j'ai ri de leurs larmes. (Moi, à votre place, je me serais lavé les pieds dedans, ça fait encore plus vamp !) J'ai été cruelle avec eux, ils se sentaient forts comme vous, et maintenant ce ne sont que de pauvres pantics comme vous le serez sous peu. Avec vous, cher ami C. A., je serai gentille », etc.

Réponse. — C'est une chance, mademoiselle la Tigresse, que vous soyez gentille avec moi ! Je

(Suite page 15.)

— Je n'ai jamais cessé de t'aimer ! murmura-t-il à la jeune femme.

t'aime, Nora, il n'y a que cela qui compte !

Pour toute réponse, elle leva vers moi un regard où il y avait comme une sorte de tristesse impuissante. Et je partis sans en savoir plus.

Je passai toute la nuit au journal, essayant de déchiffrer l'énigme de la noyée mystérieuse. Mais j'eus beau faire : aucun indice ne put m'éclairer sur la participation de Rienzi dans cette sinistre affaire. Et je finis par m'endormir tout habillé sur le divan de mon bureau.

La matinée du lendemain fut marquée par deux visites importantes. Ce fut d'abord un nommé Sidney Grahame, élégant gentleman à la mine arrogante, qui demandait à me voir pour « affaire urgente ».

— Monsieur, me dit-il sans ambage, je suis le fiancé de Nora. Je sais que depuis quelques jours vous cherchez à l'influencer sur le plan sentimental. Mais j'aime autant vous dire que vous ne parviendrez pas à vos fins : Nora et moi nous nous aimons, et ce ne sont pas vos insinuantes manœuvres qui parviendront à faire échouer notre mariage !

— Je n'en doute pas, cher monsieur, répondis-je en riant sous cape. Et maintenant je vous prierais de me laisser travailler, car j'ai des affaires beaucoup plus urgentes à régler.

En réalité, j'étais enchanté de cette visite. Car pour que ce Grahame vint me prier, de la façon la plus impérieuse, de cesser mes « insinuantes manœuvres », il fallait que Nora se fût montrée réticente au sujet du mariage immédiat. Et cela, c'était d'excellent augure !

Je jubilais encore quand on m'annonça un second visiteur : un monsieur corpulent, d'aspect sympathique, et qui semblait fort ennuyé.

— Je suis M. Wharton, directeur des Prisunic, me dit-il. Dans vos premières éditions du matin, vous parlez longuement de ma liaison avec Bessie Schmidt, la malheureuse jeune femme que les policiers ont retirée du canal l'avant-dernière nuit. Il est vrai que j'ai bien connu M^{lle} Schmidt, mais il y a longtemps que tout cela est terminé. L'article du *Journal* me cause le plus grand tort, monsieur Hutcheson, et je vous serais obligé de ne plus parler dorénavant de cette affaire... sentimentale ! N'oubliez pas que je suis le plus gros client de la publicité de votre journal, et qu'à ce titre vous me devez au moins quelques ménagements !

— Encore qu'à l'heure actuelle la publicité du *Journal* me paraisse condamnée à mort comme l'est le quotidien lui-même, répondis-je, je tiendrai compte de votre avis par égard pour le bon client que vous étiez, monsieur Wharton. Votre nom ne sera plus mêlé à cette affaire, à une condition toutefois : dites-moi tout ce que vous savez sur M^{lle} Bessie Schmidt !

— C'est bon, fit l'autre après une hésitation, marché conclu ! Puisque nous parlons d'homme à homme, je vous avouerai que cette fille, aussi belle et désirable qu'elle fût, était d'une honnêteté très relative. Après notre liaison, elle a exercé sur moi un honteux chantage, au moyen de lettres que j'avais commises l'imprudence de lui écrire. Ce chantage n'a pris fin que lorsque Bessie a trouvé un nouveau « protecteur » en la personne d'un puissant personnage dont vous me permettrez de taire le nom !

— Non, monsieur Wharton, je ne vous le permettrai pas et je m'en excuse, mais rappelez-vous nos conventions !

— Soit ! reprit le gros homme en baissant la voix. Eh bien !... Bessie Schmidt a été la maîtresse du sénateur Rienzi !



— Voilà qui est intéressant ! dis-je. C'est ce que la mère de la victime a laissé entendre aux policiers, mais elle n'a rien voulu préciser. Puisque vous connaissez bien Bessie, vous devez connaître aussi sa famille. Avait-elle d'autres parents proches que cette mère hermétique ?

— Oui, dit Wharton. Elle avait un frère, Herman Schmidt : un vaurien qui se dit arbitre de boxe, mais qui en réalité n'a pas de profession définie. Il vivait plus ou moins aux crochets de sa sœur.

— Avez-vous son adresse ?

— Ma foi, dit le commerçant, je dois l'avoir encore sur mon carnet. Oui, tenez : Northstreet, n° 245 !

— Monsieur Wharton, fis-je en me levant, j'ai l'impression que vous venez de travailler pour une juste cause ! N'ayez aucune inquiétude, votre nom ne sera plus mentionné dans nos articles, soit dit sans vous vexer, nous avons mieux à faire.

Dès que mon visiteur fut parti, je bondis à la rédaction et j'appelai Thompson, le responsable de la rubrique des sports : un gaillard de carrure athlétique, réputé pour n'avoir pas froid aux yeux.

— Ce que je vais te demander n'est pas du ressort de ta rubrique, lui dis-je, mais je te le demande dans l'intérêt du journal. File en vitesse au 245, Northstreet : c'est là qu'habite un nommé Herman Schmidt, arbitre de boxe. Il faut que tu le ramènes immédiatement ici : ce ne sera peut-être pas facile, car j'ai l'impression que le gars a des raisons pour se « planquer ». Fais-lui comprendre qu'il risque gros en restant dans sa chambre, et qu'il ne sera en sécurité que dans les bureaux du journal. Dis-lui bien qu'on ne lui veut aucun mal, au contraire !

— Entendu, patron ! fit Thompson en enfilant son trench-coat.

Après le départ de mon rédacteur je n'eus que le temps d'avaloir un sandwich, car je devais me rendre au tribunal où allait être homologuée la vente du *Journal*.

Je redoutais cette séance, qui allait sans doute marquer l'arrêt de mort de mon cher quotidien.

La famille Garrison était déjà réunie au grand complet dans l'enceinte de justice. D'une voix solennelle, un greffier lut le texte officiel stipulant l'offre d'achat du *Standard* et les conditions de la vente. Après quoi, le président prononça la phrase traditionnelle :

— Les personnes qui, pour une raison quelconque, désiraient s'opposer à cette vente, sont priées de se faire connaître du tribunal !

Alors, sans réfléchir, mû par une force instinctive, je m'approchai de la barre. Le juge me donna la parole, et d'une voix que la sincérité rendait vibrante j'entamai un ardent plaidoyer en faveur du journal menacé. Je ne sais plus exactement ce que j'ai pu dire. Je parlais avec tout mon cœur, avec les cœurs de tous ceux qui, autour de moi, avaient lutté pendant des années pour faire du *Journal* un grand quotidien. Ce n'était même plus moi qui plaidais une cause : c'était toute la profession, tous les journalistes du monde qui me poussaient, qui m'exaltaient, qui me dressaient devant les juges. Pour finir, j'évoquai la grande figure du vieux Garrison :

— Lui au moins savait ce qu'est un journal ! Pour lui, ce n'était pas un paquet d'actions à négocier : c'était un cœur, une âme, le grand souffle d'une équipe, un idéal à défendre ! C'était un pur étendard, que tous les banquiers du monde n'arriveront jamais à traîner dans la boue !

Épuisé, je me tus enfin, et me tournai vers M^{me} Garrison : je la vis qui, d'une main tremblante, essayait une larme au bord de sa paupière.

Mais le juge n'était pas convaincu. Après en avoir délibéré avec ses assessesurs il déclara que, « si respectables que fussent les mobiles qui animaient l'un des collaborateurs salariés du *Journal*, son intervention ne pouvait être prise en considération, ni entraver les tractations en cours ». Il y eut un court silence. Et tout à coup, la vieille M^{me} Garrison se leva.

— Monsieur le Président, dit-elle, veuillez prendre acte de mon opposition à la vente du journal !

A ces mots, une expression de stupeur intense et d'indignation se peignit sur les visages des héritiers Garrison. Et tandis que les deux filles de la récalcitrante vieille dame tentaient de sermonner leur mère, le genre intervint, littéralement hors de lui.

— Vous n'avez pas le droit de faire ça ! hurla-t-il. D'ailleurs, cela ne peut rien changer : vous n'avez plus la majorité des actions.

— J'en ai tout de même assez pour que mon veto soit pris en considération et que l'affaire soit remise ! riposta la septuagénaire qui semblait fort au courant de la procédure.

— C'est exact, appuya le président. Je ne puis qu'enregistrer l'opposition de M^{me} V^{ve} Garrison. Le jugement sera rendu ultérieurement.

Je me précipitai vers celle qui venait de sauver — momentanément — la vie du journal. Pour un peu, je l'aurais embrassée.

— Venez me voir ce soir après le dîner, me dit-elle avec un clin d'œil malicieux. Nous causerons.

Je sortis du tribunal, le cœur plein d'espoir. Je m'apprêtais à héler un taxi quand une magnifique voiture stoppa le long du trottoir. La portière s'entr'ouvrit et je reconnus avec stupeur le sénateur Rienzi, qui me souriait d'un air engageant.

— Monsieur Hutcheson... Voulez-vous me faire l'amitié de monter dans ma voiture ? Je vais vous reconduire à votre journal !

Que pouvais-je faire ? Décliner l'invitation ? C'était passer pour un lâche. Et pourtant je savais tout ce que je risquais en montant à côté du gangster. Mais j'ai toujours aimé le risque. Avec une tranquille audace qui n'est plus de mon âge, je montai dans la voiture, qui démarra aussitôt.

— Monsieur Hutcheson, me dit Rienzi de sa voix mielleuse, vous n'êtes pas gentil pour moi... Vous êtes même très méchant !

— C'est peut-être pour cela que vous m'embarquez pour une « dernière promenade » ? fis-je en essayant de de crâner.

— Qu'allez-vous donc supposer ? se récria le sénateur. Mais non, mon cher ami, rassurez-vous : je ne veux de mal à personne ! Je voulais simplement vous dire ceci : bien que je n'aie rien à me reprocher, contrairement à ce que vous pouvez croire, votre campagne actuelle risque de me nuire, et elle cause injustement un tort considérable à ma réputation. Je vous prie donc d'y mettre fin une fois pour toutes, monsieur Hutcheson !

Il souriait toujours, et sa main grasse et trop blanche se posa sur mon poignet.

— Je sais que le journalisme est un métier ingrat, qui ne paie pas toujours son homme, reprit-il d'un ton paternel. Voyons, entre nous, d'homme à homme, que diriez-vous d'un petit chèque qui vous permettrait d'acheter une jolie maison de campagne dont vous rêvez depuis longtemps ? Et aussi d'une belle situation de rédacteur en chef adjoint au *Standard*, hein ? Ça ne vous tente pas ?

— Monsieur Rienzi, répondez-moi froidement, vous m'avez aimablement offert de me conduire à mon journal. Je me permets de vous faire remarquer que nous y arrivons ! Je dois justement terminer un article urgent... l'histoire d'un certain sénateur chef de gang !

Le visage de mon interlocuteur se durcit instantanément, et une expression de haine apparut dans son regard. Il fit signe au chauffeur de stopper.

— Comme vous voudrez, Hutcheson ! fit-il d'un ton rageur. Mais nous nous retrouverons certainement bientôt.

Au moment où je descendais de la voiture, j'aperçus Thompson, mon rédacteur sportif, qui pénétrait dans l'immeuble du *Journal* en compagnie d'un individu athlétique, d'apparence vulgaire, qui jetait autour de lui des regards inquiets de bête traquée. Cet homme ne pouvait être que Herman Schmidt. Rienzi, lui aussi, l'avait aperçu et, durant l'espace d'une seconde, il sembla stupefait et contrarié.

Mais j'étais trop impatient de prendre contact avec le frère de Bessie pour m'attarder davantage sur le trottoir. Je m'engouffrai à mon tour

Les deux filles de Garrison essayèrent vainement d'influencer leur mère.

Le louche Herman Schmidt avait été amené dans le bureau de Hutcheson.

dans l'immeuble. Dans le hall d'entrée, Thompson m'attendait.

— « Il » est là, patron, dans votre bureau! Et cela n'a pas été sans mal, je vous le jure. Dans sa chambre, il m'a reçu revolver au poing, et il a fallu que je parle pendant une demi-heure pour le décider à me suivre. Il a une frousse bleue de Rienzi, c'est visible. Je crois que vous aurez du mal à tirer quelque chose de lui...

— C'est ce que nous allons voir, dis-je en me dirigeant vers mon bureau.

Le frère de Bessie Schmidt était vraiment d'allure peu engageante : des yeux fuyants, un front bas de boxeur, un visage carré de brute. Entouré de mes principaux collaborateurs, je me mis à le « cuisiner », mais le drôle en voulait rien entendre. Il secouait obstinément la tête en répétant :

— Je n'ai rien à vous dire... Absolument rien.

J'avais fait apporter une bouteille de cognac, et je lui en versais de larges rasades. Assis sur le coin d'une table, à côté de lui, je lui mis une main sur l'épaule :

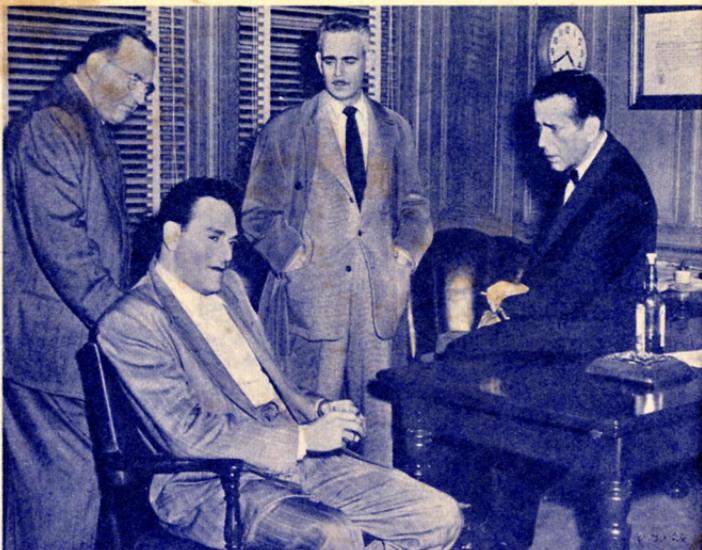
— Écoutez, Herman, ne faites pas l'imbécile! Nous savons très bien que votre sœur a été la maîtresse de Rienzi. Nous savons aussi que depuis quelques jours vous vous cachez, parce que vous avez été mêlé à l'affaire et que maintenant vous craignez que Rienzi se venge... Il a des tueurs expérimentés, et vous ne ferez pas long feu si vous vous obstinez à vous taire. Le seul moyen de vous en sortir, c'est de nous dire la vérité. Rienzi, sur qui pèsent les plus lourdes charges, sera mis hors d'état de nuire. D'ailleurs, quoi qu'il arrive, je vous fais une promesse : en échange de vos confidences, nous vous remettons un portefeuille bien garni et un billet d'avion pour l'Amérique du Sud. Là-bas, vous ne risquez plus rien!

Cet argument sembla toucher Herman.

— C'est sûr que vous me ferez passer à l'étranger ?

— Sûr! Et vous ne quittez les bureaux du journal que pour vous rendre à l'aérodrome, sous bonne escorte!

— Alors, je vais tout vous dire, décida l'homme subitement. Ma sœur était, en effet, avec Rienzi, qui lui payait tout ce qu'elle voulait. Seulement, Bessie était insatiable. Elle aimait trop l'argent, et c'est ce qui l'a perdue. Un jour, Rienzi lui confia une somme considérable : deux cent mille dollars qu'il voulait « planquer » pour échapper au fisc. Forcément, ma sœur a été tentée : finalement, elle a décidé de garder ce pognon pour elle seule, et elle a disparu de la circulation. Il n'y avait que ma mère et moi qui savions où elle se cachait. Mais les hommes de Rienzi sont venus me trouver : « Dis-nous où est ta sœur, et » on te remettra mille dollars! » Forcément, j'étais tenté, d'autant plus que je suis pas riche. Mais



tout de même, j'ai l'esprit de famille et je ne voulais pas qu'il arrive du mal à Bessie. « T'en fais pas, m'ont dit » les autres, on veut seulement reprendre l'argent qu'elle » nous a volé, et lui flanquer quelques gifles pour la remettre » dans le droit chemin! » Ces arguments m'ont convaincu, et j'ai fait, hélas! ce que je n'aurais jamais dû faire : j'ai conduit la bande chez ma sœur! Là, il s'est passé quelque chose d'horrible : en fait de gifles, Bessie a été littéralement assommée de coups de pied et de coups de poing. Pendant ce temps, d'autres cherchaient le pognon sans parvenir à mettre la main dessus. Du reste, parole d'homme, je n'étais pas plus renseigné qu'eux, et je ne savais pas du tout ce que ma sœur avait fait des billets. Finalement, ils ont emmené Bessie pour la jeter dans le canal. Comme je tentais de m'interposer, ils m'ont sévèrement corrigé, moi aussi, et m'ont quitté en me promettant « qu'on se reverrait ». Depuis, je ne vis plus. Voilà tout ce que je sais, messieurs les journalistes! Ce



Hutcheson dut raconter l'accident aux policiers.

qui est certain, c'est que ce sont bien les hommes de Rienzi qui ont fait le coup, et que celui qui commandait la bande était un colosse que les autres appelaient « le grand Jeff »...

Pendant qu'Herma nous faisait ce récit, que ma secrétaire sténographait au fur et à mesure, j'exultais littéralement. Cette fois, nous tenions Rienzi! La déposition du Polonais suffisait à confondre l'infâme politicien, à le faire arrêter, à mettre enfin le point final à la liste de ses funestes exploits!

— Êtes-vous prêt à signer votre déposition ? demandai-je.

— Oui, dit Schmidt, à condition que vous teniez vos engagements!

A ce moment, on m'appela au téléphone : on me pria de me rendre à la composition, pour signer le bori à tirer des premières formes du journal.

— J'en ai pour un quart d'heure, dis-je à Thompson. Pendant ce temps, faites taper les déclarations d'Herma, et qu'il les signe!

A la composition, je me mis à relire les formes. Je travaillais depuis dix minutes quand j'entendis des cris, des détonations, et tout un remue-ménage qui semblait provenir de la salle des machines. Presque aussitôt, les rotatives s'arrêtèrent, et au bourdonnement familier de l'imprimerie succéda un silence insolite. Mû par un sombre pressentiment, je courus jusqu'à la galerie. Là, un tragique spectacle m'attendait : sur une rotative je vis le corps sanglant d'Herma Schmidt, coincé entre deux cylindres! Avec les plus grandes peines, des ouvriers dégagèrent le cadavre, qui ressemblait à une poupée de son. Pendant ce temps, d'une voix blanche, Thompson me racontait ce qui venait de se passer.

— Nous avons été joués comme des enfants, patron! A peine aviez-vous quitté le bureau que trois policiers en uniforme, aux statures de colosses, y pénétrèrent en coup de vent. « Nous venons arrêter Herma Schmidt! dirent-ils en exhibant leurs cartes. On l'attend au commissariat » pour un interrogatoire! Et, avant que j'aie pu faire un seul geste pour intervenir, ils entraînèrent le Polonais. Sédéré, je les suivis jusqu'à la salle des machines et là je fus le témoin d'une scène hallucinante : les policiers et leur victime étaient montés sur la passerelle de fer pour gagner la sortie. Ce fut alors qu'Herma se tourna vers l'un d'eux : « Jeff! hurla-t-il. Le grand Jeff, » je vous reconnais! Au secours! En même temps, il jetait le pardessus qu'il avait sur les bras à la figure d'un des faux policiers, et il tenta de s'enfuir. Des coups de feu claquèrent, et la poursuite s'engagea. Acculé au bout de la passerelle, Herma, qui n'avait pas été touché par les balles, ne vit plus qu'une solution : sauter dans la galerie. Il se suspendit aux poutrelles, juste au-dessus d'une rotative en mouvement. D'un violent coup de talon, l'un des gangsters lui fit lâcher prise, et il s'effondra sur la machine, qui le happa entre ses cylindres et le broya comme de la chair à saucisse... Pendant ce temps, profitant du tumulte, les autres ont filé!

— Et la déposition ? demandai-je. Il l'a signée ?

— Hélas! non, patron! Les policiers sont arrivés avant!

Deux minutes plus tard, les policiers alertés — des vrais, cette fois! — arrivèrent. Tout en leur fournissant les explications nécessaires sur le drame, je n'avais qu'une pensée : non signée, la déposition d'Herma Schmidt n'avait plus aucune valeur. L'arme dont je disposais contre Rienzi devenait inefficace : une fois de plus, le sénateur-gangster avait gagné la partie...

Le même soir, après le dîner, je me rendis à l'invitation de M^{me} Garrison. La veuve de notre fondateur me reçut avec une gentillesse touchante, et m'offrit un verre de ce whisky pour lequel je ne cache pas que j'ai un certain faible.

— Hutcheson, me dit-elle, votre courageuse intervention devant le tribunal m'a ouvert les yeux. Je suis bien décidée à faire ce que mon pauvre mari aurait fait



en pareille occasion. Nous ne pouvons pas empêcher la vente du journal : cette vente sera sans doute conclue demain. Elle va me rapporter beaucoup d'argent. D'autre part, vous devez savoir que j'ai une grosse, une très grosse fortune personnelle. Alors, voilà ce que j'ai décidé : en dépit des efforts de mes filles et de mon gendre, je créerai un nouveau journal, qui reprendra la succession du *Journal*. Je me suis déjà renseignée : il y a, dans la ville, des affaires de ce genre qui sont à vendre, avec des rotatives et tout ce qu'il faut. Je vous mettrai à la tête de ce journal, et vous y prendrez toute votre équipe. Ainsi, je pense que mon mari sera content, s'il me voit de là-haut...

J'étais tellement ému que je ne savais que dire, et je ne pus que balbutier des mots de remerciement maladroits. Pendant une heure, nous bavardâmes encore. De fil en aiguille, on en vint à parler de mon ancien ménage. Et M^{me} Garrison m'était tellement sympathique que je ne pus m'empêcher de lui confier mon tourment au sujet de Nora.

— J'ai l'impression que ça aussi, ça s'arrangera! me dit la vieille dame avec un bon sourire. Voyez-vous, Hutcheson, moi aussi j'ai connu une histoire de ce genre. Mon mari était tellement accaparé par son journal que je me crus délaissée. Un beau jour, je partis; mais j'eus vite fait de comprendre, et quelques jours après, toute repentante, je réintégrai le domicile conjugal. Si Nora revient, ce sera d'elle-même... et quelque chose me dit qu'elle reviendra!

Je rentrais chez moi, tout réconforté. Et pour la première fois depuis plusieurs nuits je pus dormir tranquillement, sans être assommé par l'ivresse ni tracassé par les cauchemars.

Le lendemain, j'étais en train de me raser quand on m'appela du journal. C'était mon vieil ami Brooks, le chef des Informations.

— Viens vite, Ed, me dit-il, il y a du nouveau. M^{me} Schmidt, la mère de la jeune noyée, est ici au bureau et elle demande à te voir d'urgence.

Inutile de dire qu'après une telle nouvelle je ne fus pas long à arriver au journal. M^{me} Schmidt se trouvait dans la salle de rédaction, entourée de tous mes collaborateurs qui cherchaient à l'interroger, sans grand succès, d'ailleurs. C'était une petite femme à cheveux blancs, très modestement vêtue, et dont les yeux, meurtris par des

— Voilà l'argent que ma fille m'avait confié ! dit la Polonoise à Hutcheson.

larmes récentes, avaient un regard bleu très doux. Elle tenait sur ses genoux une grande boîte de carton.

Comme elle avait manifesté le désir de me voir seule à seul, je la reçus dans mon bureau, sans témoin. Alors elle se mit à parler, avec un fort accent étranger. Elle s'exprimait en mots maladroits, ne connaissant qu'imparfaitement notre langue.

— Puisque vous êtes le chef du journal, me dit-elle, je suis venue vous confier un grand secret. Ma fille est morte, mon fils est mort, je n'ai plus rien à perdre. A la police, je n'ai pas voulu dire des choses, car je pensais que pour le souvenir de ma fille c'était mauvais. Mais maintenant, je dois tout dire... Depuis longtemps, je lis votre *Journal*. C'est un journal honnête et propre, j'ai confiance en lui. Alors, je vous apporte ce que je n'ai pas voulu donner aux policiers!

Elle ouvrit son carton, en tira d'abord des liasses de billets de banque tout neufs.

— Il y a ici beaucoup d'argent : deux cent mille dollars, que M. Rienzi avait remis à Bessie, je ne sais pas pourquoi. Elle m'avait demandé de les cacher dans une armoire. Et puis voici un cahier : c'est le journal de ma fille. Elle a tout marqué, jusqu'au dernier jour!

D'une main fébrile, j'ouvris le cahier, et j'en parcourus quelques pages. Oui, c'était bien le journal intime de Bessie Schmidt! La malheureuse avait tout consigné en détails : les principaux épisodes de sa liaison avec Rienzi, son inquiétude lorsqu'il lui avait remis l'argent, les tentations et les scrupules éprouvés avant de s'approprier cette somme, sa frayeur devant les menaces de son amant, sa fuite, les heures de folle angoisse qu'elle avait traversées depuis lors. Il y avait là de quoi confondre le politicien-gangster, de quoi l'accabler et le faire pendre...

Emu et stupéfait, je serai avec effusion les deux mains de la vieille Polonoise. J'avais compris que, maintenant, le dénouement était proche. Demain, la ville serait débarrassée de son tyran, les tractations du *Standard* se trouveraient annulées, et le *Journal*, paré d'un nouveau prestige, pourrait continuer de paraître!

Saisi d'une véritable fièvre, je sonnai mes collaborateurs et leur donnai mes instructions. Il fallait sortir immédiatement une édition spéciale, et y reproduire *in extenso* le journal de Bessie Schmidt sur trois ou quatre pages. Je me réservais personnellement l'honneur d'écrire l'article de tête, qui allait abattre définitivement Thomas Rienzi.



Après quelques heures de travail intense, tout fut prêt et les rotatives commencèrent à tourner. A ce moment, je reçus un appel téléphonique dont je ne fus pas long à reconnaître l'auteur.

— Allô! Hutcheson? Vous jouez avec le feu, jeune homme! Je vous avais prié de cesser votre campagne, et vous continuez de plus belle! Un dernier avertissement : cessez immédiatement où il vous en cuira!

— Trop tard, vieille crapule! répondis-je. Les machines tournent à plein, et dans une heure tout le pays connaîtra votre sale histoire. C'est vous, qui êtes cuit, Rienzi!

— Misérable! tonna la voix lointaine. Je vous retrouverai, et avant peu!

— J'espère bien que nous nous retrouverons! gouailai-je. Comme rédacteur en chef du *Journal*, je serai certainement admis devant la chaise électrique quand vous y serez exécuté!

Là-dessus, je raccrochai l'appareil un peu nerveusement. Car à travers la cloison vitrée du bureau je venais de reconnaître une visiteuse qui s'avançait timidement au milieu des rotatives. Une visiteuse qui n'était autre que Nora, mon ex-femme! « Si elle revient, ce sera d'elle-même! » avait dit M^{me} Garrison... Et Nora revenait! A son regard chargé d'amour, je compris que ce retour était définitif.

Bouleversé, j'ouvris la porte. Ma femme tomba dans mes bras. Et je crois bien qu'à ce moment-là, moi, le vieux dur-à-cuire de la presse, j'ai pleuré... oui, j'ai pleuré d'émotion et de joie!

Quand je vous le disais, que le journalisme est tout de même un beau métier...

FIN

GRANDIR
RAPIDEMENT à tout âge, allonger buste
ou JAMBES SEULES jusqu'à 16 cm avec
méth. scient. ou APPAREIL AMÉRICAIN
GARANTI, succès certain, notice illustrée
sans frais, aucun engagement
DISCRETION, contre 2 timbres
OLYMPIC, 19, Bd V.-Hugo, NICE, Ser 263

Apprenez à DANSER
Chez vous, en quelques heures. Avec une méthode
inédite, de grand classe, à la portée de tous. Notice 25
contre env. et 2 timbres. Institut F. C. VRANY,
55, rue de l'Église, LA GARENNE (Seine).

Vous trouverez cette semaine dans
MODE DU JOUR
LE MAGAZINE FÉMININ COMPLET

- ★ Toute la mode en des modèles simples et élégants.
- ★ La semaine astrologique.
- ★ Deux grands romans... et toutes les rubriques habituelles.

MODE DU JOUR EN VENTE PARTOUT
32 PAGES : 25 francs.

COTÉ CŒUR, COTÉ JARDIN

(Suite de la page 9.)

vais donc pouvoir vous répondre sans me cacher sous la table! Amedeo Nazzari est né à Cagliari, il n'y a pas tout à fait cinquante ans. Très grand (1^m,87), le cheveu noir et l'œil sombre, il débute extrêmement jeune sur des scènes provinciales, puis partit pour Rome, où il devait connaître une carrière particulièrement brillante. Il débuta au cinéma en 1925, et tourna plus de cent films! Je ne puis donc pas vous en donner la liste complète! Entre 1947 et 1950, il tourna en Espagne et en Argentine, puis revint à Rome. Il a également tourné en Amérique. Je crois que Nazzari est divorcé, mais ne puis vous le garantir. Ce qui est certain, c'est que son grand amour est aujourd'hui Eleonora Rossi-Drago (une autre « tigresse », mademoiselle! Qu'est-ce que cela donnerait si vous la recontriez?). Voici les derniers films d'Amedeo parus en France: « Le Bandit », « Le Peintre maudit », « Plus fort que l'amour », « Scampolo », « Un jour dans la Vie », « Le Chevalier sans nom », « Fédera », « La Fille du Capitaine », « Knock-Out », « Le Roman d'un jeune homme pauvre », « Touri », « Le loup de la Sila », « Les Mousquetaires de la Reine », « Le Mensonge d'une mère », « Mara, fille sauvage », « Fra Diavolo ». Vous pouvez écrire à cet acteur par notre entremise, en nous envoyant votre lettre sous double enveloppe timbrée. Et maintenant, ma chère Tigresse dompteuse, je vous laisse à vos rêves de carnage, en espérant que vous voudrez bien revenir de temps à autre labourer la rubrique de vos griffes laquées de rouge. Regrettant de ne pas m'appeler Amedeo, je vous envoie de craintives amitiés.

KHMER BOT. — (Ce pseudo signifie, paraît-il, « Cambodgien fils »). « Me voici de nouveau à dix-neuf ans, 1^m,60, cheveux et yeux noirs. Je suis ami d'un pays lointain de Film Complet, remède efficace dans mes peines. Gérard Philippe et Michel Auclair sont mes acteurs les plus familiers. Je brûle de correspondre avec Miss Kg-Cham, et j'espère que le C. A. aura la gentillesse de m'aider, et ne manquera pas de faire une étude de ma photo et de la publier, ce qui me fera tellement plaisir. »



Khmer Bot.

Réponse. — Voici encore une lettre brève qui grâce à la photo obtiendra une réponse longue! Je vous accueille avec plaisir, mon cher étudiant cambodgien, mais je ne puis vous aider, comme vous dites, à correspondre avec « Miss Kg-Cham » puisque c'est à vous de commencer à lui écrire... dans la rubrique, naturellement! Votre visage est celui d'un garçon extrêmement sérieux et travailleur, qui ne perd pas son temps en rivières inutiles. Et pourtant il y a en vous une fraîcheur, une sorte d'ingénuité, qui vous rend sentimental, et peut-être même parfois poète! Vous êtes lent dans vos décisions, mais vous n'y revenez jamais, car vous avez énormément espéré sur votre caractère, facile à vivre, avec un certain amour de la solitude. Sur ce, mon cher ami, j'espère vous relire un peu plus « cinématographiquement », et je vous envoie en attendant mon plus cordial souvenir.

Le C. A.

DANS L'ENNUI, ÉCRIVEZ-LUI!
Posez 5 questions, date naissance: 100 francs,
ARIANE 79, bd Montparnasse, Paris.
Reçoit de 1 à 6, sauf samedi.

POUR LES PETITES FILLES

FILLETTE

parait tous les jeudis - En vente partout: 15 fr.

SOCIÉTÉ PARISIENNE D'ÉDITION
43, rue de Dunkerque - PARIS (X^e)

Directeur de Publication: Raymond SCHALIT.

SAMEDI PROCHAIN VOUS POURREZ LIRE DANS LE N° 379 DU



avec

Charles VANEL & Andrée DEBAR

ainsi que Côté Cœur, Côté Jardin, le courrier du C. A.

EN VENTE PARTOUT :-: LE NUMÉRO: 20 francs

CONCOURS

PROFITEZ DE VOTRE BONNE ÉTOILE

Elle vous permet d'obtenir **gratuitement** sans aucun frais, un bel Ecrin renfermant
2 MONTRES HOMME et DAME
ancres 15 rubis, qualité de choix.

5000 ECRINS
à distribuer **gratuitement**. Il suffit de trouver ci-contre le nom de 4 fleurs. La distribution aura lieu parmi les réponses exactes, **5.000.000 de francs de Cadeau** ont déjà été distribués **gratuitement** à nos heureux correspondants. — Répondre de suite en joignant une enveloppe portant votre adresse au **GRAND CONCOURS**, Service C. - Rue Malebranche, Paris.

GRANDIR 16 cm
GRATUITEMENT

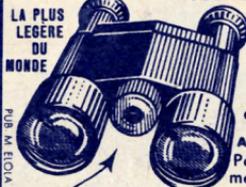
je vous révélerai le secret américain pour grandir. Sans engagement de votre part. Ecrire à Prof. HAUT, 11, rue Gastaldi, S. 127 Monaco Prê. (Joindre 2 timbr. p. réponse)



APPRENEZ A DANCER
Seul, en quelques heures, danses en vogue et claquettes. Notice c. env. timb. RIVIERA-DANSES, F. C. 43, rue Pastorelli, Nice. Méthode facile, succès garanti.

5000 JUMELLES BOR

**TOUT EN MATIERE PLASTIQUE 50 GRAMMES
OPTIQUE DE QUALITÉ**



LA PLUS
LEGERE
DU
MONDE

seront cédées aux Lecteurs de ce journal qui nous en feront la demande par retour en joignant cette annonce au prix exceptionnel de **960 fr**

Acceptons commandes groupées
Paiement contre remboursement, frais de port en plus.

REGLAGE PAR VIS CENTRALE MONOBLOC

Indispensable aux courses, sur terrains de sports, au théâtre, en camping

① C.E.M.I. (Serv. 102) 38, rue d'Hauteville, PARIS

N. M. P. P.

Régie exclusive de la Publicité A. D. P.,
1, rue des Italiens, Paris (IX^e). (Pro. 74-54)

378 - Imp. CRÉTÉ, Corbeil-Essonnes (S.-et-O.). - 3385-6-1953. - Dépôt légal: 2^e trimestre 1953.

Olivia de HAVILLAND
(Fox.)



Aux
Amis du Film
Complet et
Camera man
qui dureux
Olivia
de Havilland